

L'ARCHE *Editeur*

**Dea LOHER**

War Zone

Traduit par  
Laurent MUHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Dea Loher

War Zone

*Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen*

©L'ARCHE EDITEUR

Pour les droits de représentation, s'adresser à :

L'ARCHE *Editeur*

86, rue Bonaparte

75006 Paris

tel : 00 33 1 46 33 45 44

fax : 00 33 1 46 33 56 40

contact@arche-editeur.com

## **Instruction ou La dernière marche**

Je suis un volontaire ou une volontaire. J'apprends à dire Nous. Nous apprenons Nous disons Nous éprouvons. Mon objectif est la dernière marche. Notre objectif est la dernière marche. La dernière marche est encore très loin, et peut-être n'y arriverai-je jamais et ne prendrai-je jamais part à quelque chose d'aussi inexprimable. Car qui a connu la dernière marche n'en parlera jamais.

L'expérience est au-delà de ce qui peut se dire. L'expérience est telle qu'après, nous sommes autres, ou plus rien. Qui a la dernière marche derrière soi et n'a pas abandonné est une part de nous et nous sommes une part de lui. Plus besoin de mots alors, c'est une certitude que nous partageons et qui nous unit. Plus forte que le sang, d'une puissance telle qu'elle n'est conférée qu'aux croyants par les livres anciens. Car seule la dernière marche fait de nous ceux que nous voulons être. Nous sommes des volontaires et nous pouvons renoncer à tout moment.

Nul ne nous méprisera ou ne se moquera de nous pour autant. Est lâche celui qui se surestime. Nous apprenons à nous estimer à notre juste valeur. Nous apprenons à nous dépasser, car nous connaissons notre faiblesse. Notre faiblesse est aussi la faiblesse de l'ennemi, mais en même temps elle est une force, et c'est pourquoi elle est dangereuse et surmontable. Elle requiert de l'esprit.

Je dois mériter la dernière marche. Je dois apprendre à ne pas écouter mon corps quand il dit, pitié, à être le maître de mes pensées et à discipliner mes douleurs. Je dois apprendre à n'écouter aucun corps qui me dit, pitié, à dominer chaque corps autant que mes pensées, et à réprimer les douleurs étrangères, qui veulent me faire plier, comme s'il s'agissait des miennes, mais sans chercher à leur échapper.

J'avance en rampant à travers les épines, la tête non protégée, je rampe dans la boue, je rampe sous des barbelés électrifiés, je fais trente tractions nu dans la neige, je ne reçois rien à manger pendant trois jours, je rêve en marchant.

Je fais attention à ma tête. Ma tête ne m'appartient pas, elle appartient à l'armée. Alors je ne la blesse pas.

Je dois apprendre à connaître ma peur. J'ai terriblement peur, toujours. Je m'éveille avec la peur, je gagne mon poste avec la peur, je charge et je nettoie mon arme avec la peur, je range la peur dans mon casier, je mets et j'ôte la peur en même temps que mes chaussures, je mange la peur dans ma gamelle, je porte la peur sur mon dos, je sue la peur, je murmure la peur au téléphone quand j'appelle à la maison.

Je sais que même quand j'aurai la dernière marche derrière moi, quand je serai une part de nous, quand je cesserai d'être une part de nous et que je retournerai soit-disant dans la vie civile avec soit-disant une vie de famille, et que je j'exercerai un autre métier, même là, la peur sera encore en moi. Elle ne me quittera plus, la peur restera en moi, m'habitera pour le reste de ma vie, où que je sois, quoi que je fasse, la peur sera toujours incubée en moi, et je l'ai voulu ainsi et on ne peut rien y changer.

Ici, nous apprenons à tuer des hommes et il est nécessaire d'avoir peur pour pouvoir tuer des hommes. La peur te rappelle que tu es mortel, et puisque tu ne veux pas mourir, tu tues. Nous essayons de tuer de façon prophylactique, d'anticiper sur l'adversaire. Avant d'être nous-mêmes attaqués. C'est pour cela qu'on nous instruit. Nous sommes des spécialistes.

J'apprends à ne pas tenir compte de ma volonté et à écouter mon bon sens. Mon bon sens est au service de notre responsabilité. Notre responsabilité est au-dessus de nous. Elle est au-dessus de nos amis, de nos familles, du pays entier et de notre avenir. Nous sommes meilleurs que l'ordinaire, nous sommes l'élite.

Qu'on ait besoin de nous nous attriste, que nous soyons tels que nous sommes nous remplit de fierté.

Je pense souvent à l'adversaire. L'adversaire est comme nous, mais ailleurs. Lui aussi cherche à anticiper sur nous, il cherche à être là où nous ne l'attendons pas et avant que nous ne soupçonnions sa présence. L'adversaire est jeune, comme nous, il a des parents et une femme, avec laquelle il couche trop rarement, comme nous, et il s'est entraîné dur ; il a la dernière marche derrière soi et quand il y passe, son village pleure et crie vengeance.

Je comprends mon adversaire, je le comprends bien, je suis comme lui, je suis son adversaire. Je combats contre moi-même, je sais cela. Voilà pourquoi il est important que je sois de plus en plus – et pour finir, entièrement – une part de nous. C'est comme cela que l'adversaire se retrouvera isolé.

Je comprends mon adversaire, je le comprends bien. Je suis comme lui. Le problème, c'est que nous voulons survivre tous les deux. Et parce que nous voulons survivre tous les deux, l'un de nous doit mourir. Nous ne pouvons pas survivre tous les deux. Nous ne pouvons pas survivre tous les deux.

L'armée, c'est la religion de la logique et du bon sens. C'est ce que j'ai toujours voulu, faire preuve de bon sens et me rendre utile.

Tireurs embusqués, brancardiers, exercices par temps de pluie, exercices par temps sec. Feu, feu, feu. Jeeps, terreur, chefs de sections, photographies. 18 mois, 2 semaines de permission. A présent vous êtes plus âgés et plus heureux.

Nous nous sommes préparés de long mois pour la dernière marche. Ils ne nous disent pas quand cela commence. Ils nous réveillent au milieu de la nuit et nous

expédient vers le sud, avec une boussole. Nous marchons depuis trois jours et trois nuits. Nous n'avons pas le droit de dormir. Les sacs sur nos épaules sont si lourds qu'ils nous tirent vers le bas. Se relever est encore plus difficile une fois que tu es tombé. Du sang dans les chaussures. Ils disent, n'emportez pas trop de provisions, ça augmente le poids. Nous obéissons, nous mangeons nos ongles. Nous nous accrochons les uns aux autres pour marcher et faisons des blagues pour ne pas pleurer. Du sang dans les chaussures. Nous sommes abandonnés dans le désert. Nous ne sommes plus que deux. Nous sommes seuls. Nous avons fait toutes les blagues, nous pleurons, nous sommes des volontaires, nous voulons survivre à la dernière marche, de faim nous creusons profondément le sable. Nous ne nous tenons plus droit, nous traversons une mer de sel en rampant, nos blessures crachent du pus, nous savons comment tuer. Enfin une oasis au sommet d'une montagne dans le désert, pas un mirage, nous les voyons, tout là-haut, nous faire signe et nous encourager, tradition, un drapeau. Du sang dans les chaussures. Pour la patrie. Pour la religion. Pour la liberté de notre peuple. Pour nos familles. Nous ne pensons plus à l'adversaire, nous pensons à nous, nous nous sacrifions, volontiers, en volontaires, avec du bon sens et en nous rendant utiles.

C'est un beau sentiment, d'avoir la dernière marche derrière soi. Nous ne sommes plus ceux que nous avons été.

Finalement, la dernière marche a été la première marche. Et à présent, à présent nous sommes des soldats.

## **II Après le feu**

Une plainte aiguë déchira l'air, et je fus si effrayé que mes mains tremblèrent, manquant de faire tomber l'appareil photo. Devant moi les ruines d'un immeuble, à gauche trois voitures calcinées, dont les carcasses déformées s'empilaient les unes sur les autres, cabrées comme des chevaux, à droite les fondations d'un garage, recouvertes de gravats. Les décombres étaient entourés

de broussailles, et derrière les ruines commençait un petit bois. Le village était à deux cent mètres au moins, invisible d'ici. Je me retournai et je vis la voiture qui attendait au bord de la route, à un jet de pierre. Tom était assis à la place du conducteur et fumait. Au mouvement rythmé de sa main sur le volant, je compris qu'il écoutait de la musique. Le chemin de sable menait en droite ligne de la route jusqu'à la propriété, j'étais seul. J'ai dû me tromper, le silence, en dépit du léger vent tiède soufflant dans les buissons, si pénible qu'on commençait à s'imaginer des bruits. Je vidai le chargeur, à la dernière photo, j'entendis la plainte une nouvelle fois. Je jetai un coup d'œil à travers les fenêtres à l'intérieur de la maison. Personne ne pouvait s'y trouver, je le savais, j'y étais entré, il n'y avait plus que quelques murs, l'escalier, le palier, le toit avaient disparu, il n'y avait plus que du vide. La plainte à nouveau, un gémissement plutôt, aigu et faible et doux comme celui d'une très vieille femme ou d'un enfant, presque celui d'un animal émettant un son sans chercher à en faire son cri.

Je regarde en arrière. Tom est tranquillement assis dans la voiture sans même observer ce qui se passe ici. La plainte. Mon cœur bat si fort qu'il fait vibrer ma cage thoracique. Je veux retourner sur la route, la plainte est maintenant dans mon dos. Une lamentation, un chant presque qui ne saurait pas ce que chanter signifie. Et puis, quand je me retourne, mon champ de vision capte la silhouette, debout devant la maison. Elle se dirige vers moi, elle a l'air en colère. J'ai envie de cacher l'appareil photo, mais où, j'ai honte, pourquoi, ma main gauche plaque l'appareil contre ma cuisse. J'ai oublié Tom, je me dirige vers la silhouette, qu'elle ne s'imagine pas que je veux fuir. C'est un homme, un vieil homme, au crâne chauve, il porte chemise et pantalon, il est pieds nus dans ses sandales. L'homme fixe du regard mon appareil photo à la couture de mon pantalon, méchamment, comme s'il s'agissait d'une arme. Nous sommes encore à quelques pas l'un de l'autre. Je tends la main et je dis : Dobar dan. Nous sommes l'un en face de l'autre. L'homme prend ma main et dit quelques



phrases, que je ne comprends pas, sur un ton rapide et agressif. Le blanc de son œil n'est plus blanc, il est injecté de sang, comme si toutes les veines de son globe oculaire avaient explosées. L'homme continue à regarder mon arme, et je dis : Is this your house, en indiquant la maison derrière lui. Il m'observe en silence. C'est votre maison ? Son visage est creusé de profondes rides tirant vers le bas ; il dit : Njemica. Je réponds ; da, da, Njemica. Il pose ses mains sur ses hanches et me dévisage, regarde la maison et m'explique quelque chose. Je comprends que c'est sa maison. Nous entendons des pas derrière nous, c'est Tom. Dobar dan, dit Tom et il donne la main au vieillard. Dan, dit celui-ci, Nijemac ? Da, répond Tom, Nijemac. Nous restons debout là, tous les trois. C'est sa maison, me demande Tom, et je réponds, je crois. Le vieil homme se frotte de temps en temps les yeux avec les poings, les deux poings en même temps. Il n'y a rien à dire, quelqu'un a mis le feu à sa maison, sa maison a brûlé. Tom creuse la sable avec ses pieds. Le vieil homme se frotte les yeux avec les poings. Des cigarettes, dis-je à Tom, demande-lui s'il veut des cigarettes. Tom porte la main à sa poche, regarde le vieil homme, laisse retomber sa main. Cigarettes, dis-je, cigarettes. Le vieil homme retourne vers la maison, nous fait signe de le suivre. Nous marchons à ses côtés. Des cigarettes, dis-je Tom, peut-être veut-il des cigarettes. Tom sort le paquet de sa poche et en propose au vieux. Celui-ci fait un geste de refus. Nous sommes devant la maison, le vieux nous montre et parle, ça là, c'est là que nous habitons, là, il y avait l'atelier, là, le garage, ils ont utilisé de l'essence, ils ont même utilisé sa propre essence, ils ont lancé les bidons à l'intérieur de la maison et ont attendu qu'ils explosent ; il était propriétaire d'un atelier de réparation automobile, semi-professionnel, il arrivait à en vivre, il montre le sol, la seule chose qui soit restée de tout cela, un matelas à moitié brûlé, des débris de verre, des restes d'habits. Avant, il lui arrivait même de réparer les bus scolaires, pas tout seul, avec des collègues, il montre l'autre côté de la rue, où derrière des herbes folles de plus d'un mètre de haut rouillent les carcasses mangées par le feu de deux bus scolaires, près d'un

arbre carbonisé, ployant sous le ciel, aux branches comme rongées par la lèpre. Où se trouve sa famille, l'homme fait un geste de la main vers le nord-est, si elle vit là-bas ou si elle y est enterrée, nous ne le comprenons pas. L'homme se frotte les yeux avec les poings, l'homme n'arrête pas de se frotter les yeux avec ses poings, tout son visage est trempé. Nous sommes debout là, tous les trois, et il n'y a rien à dire. Un jour ici il y a eu une maison, et quelqu'un y habitait avec sa famille. L'homme se frotte les yeux avec ses poings. Puis nous lui disons que nous devons partir, l'homme prend d'abord ma main dans les siennes, la serre fort, puis celle de Tom et dit que cela fait déjà longtemps qu'il a arrêté de fumer, et qu'il nous souhaite du bonheur, beaucoup de bonheur et une longue vie.

## **Au bout d'un certain temps**

ce ne sont que des épines,  
pas des douleurs  
que des épines,  
pas des douleurs

j'aurai fini dans les délais  
j'aurai fini dans les délais

j'ai été blessé au cours de ma dernière mission  
je pensais avoir plus de ressources

je pense que cela sera plus facile  
avec le temps  
mis à part les nuits blanches  
les nuits blanches  
toujours ces pensées souvenirs  
toujours ces pensées souvenirs

fais attention à ta tête  
ta tête ne t'appartient pas  
elle appartient à l'armée  
alors ne la blesse pas

toujours ces pensées souvenirs  
toujours ces pensées souvenirs  
qui manquent moi aussi les tués  
me manquent, tous  
en premier j'ai demandé quelles ont été ses dernières paroles  
qu'a-t-il souhaité, a-t-il souffert  
ils ont dit non  
ils étaient sûrs qu'il n'avait pas souffert  
parce qu'il a perdu beaucoup de sang  
un seul cri de douleur  
et puis sans connaissance

dès lors un changement s'opère  
tu te sens plus sérieux après  
maintenant tu fais des choses importantes  
plus de responsabilité  
moins enfant

moins enfant

cadavres et hommes

je ne sais pas combien de temps ces impressions demeurent  
je ne sais pas combien de temps ces impressions demeurent

quand on est dedans, on ne pense plus qu'à une chose  
y mettre un terme

tué 3 personnes

au début c'est terrible mais

au bout d'un certain temps les types ça leur est égal  
comme si ça ne te concernait pas ça n'est sans doute pas  
normal

nous marchions au pas de l'oie

et soudain des tirs d'armes à feu

zedik est tombé, une embuscade

une grenade explose juste à côté de la jambe de motti

il était à côté de moi quand il a été touché et qu'il est mort

alors j'ai appelé un hélicoptère

pour qu'ils ramènent les corps de zedik et de motti

quelques-uns des adversaires étaient déjà blessés

nous sommes arrivés les avons tués leur avons tiré une balle dans la tête

après les avoir tués

nous avons pris le contrôle de la position

nous savons ce qu'est

le succès tuer

trois à zéro

revenir tous

en bon état

ça ce serait

un succès

ce sont des gens comme

nous juste contre nous

à présent tu leur ôtes la

vie ça n'est pas

simple

parfois tu veux

tuer tuer

tu te mets dans des situations dans lesquelles  
tu ne devrais pas être uniquement  
pour pouvoir tuer  
certains disent je suis lâche mais  
je préfère rentrer sain et sauf  
non que je n'aime pas tuer ou être un héros  
qu'est-ce qu'un héros  
quand tu rentres avec une seule oreille

dépassement de soi en chaque ennemi  
tu te tues toi-même

nous ne sommes plus ceux que nous avons été

nous ne sommes plus ceux que nous avons été

peur, oui  
tu as tant à faire  
le regard est paisible  
c'est dur de se  
tenir toujours prêt.

## **Le gué**

Quand les soldats sont arrivés, nous avons déjà quitté la maison par la porte de derrière, notre propre maison par la porte de derrière, et nous avons couru jusqu'à la lisière du petit bois voisin, en espérant ne pas y rencontrer d'autres soldats. Nous, moi, nos trois enfants, ma mère. En courant j'entendais encore la voix de mon mari, qui appelait les soldats par leur nom, qui les reconnaissait, caché derrière le rideau de la salle à manger, alors qu'ils descendaient la rue en se dirigeant vers notre maison, le fils du pharmacien, les deux frères maçons, un garçon du village d'à côté, deux étrangers, jamais vu ceux-là, et mon cousin. Je me suis retournée, la dernière chose que j'aie vue de mon mari, c'était son dos derrière un gros bouquet de sureau, ensuite la lumière s'est allumée dans la maison, suivi par de la fumée et des flammes, mais cela, je ne le savais pas. Mon mari voulait retourner là-bas quand tout serait terminé. Ma mère pesait son poids, elle ne quittait pas le lit, elle avait des oedèmes aux jambes et ne pouvait pas marcher. Je l'ai prise sur mes épaules. Il pleuvait.

Je poussais les enfants, ils couraient devant nous sur l'étroit chemin qui menait à la rivière. Quand nous aurions traversé la rivière, nous serions sauvés. La rivière, c'est la frontière. De l'autre côté, on est en sécurité. Provisoirement. La pluie a profondément ramolli le sol du petit bois, les enfants ne pleurent pas, la nuit a planté dans leur cœur un effroi qui les rend muet, même s'ils ne comprennent pas ce qui se passe.

Les gémissements de ma mère contre mon oreille. Femme, lui dis-je, ressaisis-toi. Elle n'a plus la force de se tenir sur mon dos, alors je pose ses bras autour de mes épaules, j'agrippe ses poignets, et ses jambes boursouflées traînent sur le sol derrière nous. Qui pourrait la porter avec moi, qui pourrait m'aider. L'aînée doit porter le benjamin, le cadet tombe presque de sommeil tant il fait d'effort pour avancer, dans la boue jusqu'aux genoux.

Un moment j'ai cru que nous avions perdu notre chemin, les épais nuages ne laissaient filtrer aucune étoile, les cimes des arbres de chaque côté rendaient tout encore plus sombre, la pluie était si drue que les enfants se cognaient contre les troncs, j'ai dû libérer ma main gauche de la femme pour la donner à un des enfants, et ils ont dû se tenir la main pour que personne ne se perde. La femme s'est mise à geindre, sa voix était faible face à la pluie ; chante, lui dis-je, chante, si tu veux faire quelque chose. Alors elle s'est tue.

A l'aube, nous avons atteint le fleuve. Sortir du bois et arriver à la rive. Sortir du bois et voir l'autre rive, toute la nuit j'avais pensé à cela. Comme s'il n'avait pas plu à cet endroit. La terre était devenue liquide, la campagne, un océan. Les visages des enfants sont gonflés de fatigue et d'incompréhension. Ils aspirent de l'air avec leur bouche devenue muette. La grande me regarde, sans crainte, avec bienveillance et curiosité presque, quel est ce jeu que tu nous fais jouer. Du sang coule des jambes de la femme.

Là où se trouvait le gué, l'eau est devenue profonde et le courant impétueux. Je fais glisser la femme sur le sol et la tourne sur le ventre. Je ne veux pas qu'elle me voit. Une mort clémente. Regardez le fleuve, dis-je aux enfants. Je prends une pierre et je frappe la femme à la tête, jusqu'à ce que le sang vienne, puis le cerveau. J'entends craquer les os. J'entends rire les enfants. Regardez le fleuve. Je tourne la femme sur le ventre et maintiens la tête sous l'eau jusqu'à ce que ses membres cessent de bouger. Une mort clémente. L'eau fait disparaître le sang de mes mains. Bientôt, dis-je aux enfants, bientôt je vous transporte de l'autre côté.

Je vais devoir faire trois fois le trajet.

## **Imprécation de la putain du soldat, la guerre**

Je veille dans chacune des maisons où l'un d'entre vous attend la sonnerie du téléphone. La sonnerie du téléphone, la voix qui vous appelle. Je suis la fiancée du soldat, ta fiancée noire, qui te prend dans ses filets et te garde pour toujours. Je suis la putain, qui part avec toi. PENDANT LA BATAILLE, PENDANT LA BATAILLE L'HOMME N'AIME PAS DORMIR SEUL. GIVE ME A REASON TO LOVE YOU. Tu penseras à moi quand tes mains saigneront, quand ta peau pendra en lambeaux mouillés sur ton corps, quand la merde, liquide, coulera de ton cul jusqu'à tes abcès. Je connais ta douleur, je ne la méprise pas. Je ne repousse personne, ni les vieux, ni les blessures, ni les cicatrices, ni ceux qui désertent. Je te donne le sein avec compassion et je bois ta peur. Je suis la miséricorde et le désir. Je suis l'espoir que tu laisses derrière toi quand tu trahis en moi tes enfants qui ne naîtront pas. Je suis ta nostalgie et ton envie de disparaître. DISPARAITRE.

Je n'ai d'autre bonheur que celui d'écartier les jambes. Je suis la mère dans le ventre de laquelle vous voulez retourner, je suis la tombe qui vous accueille, je suis la terre humide à laquelle vous rêvez dans le désert, je suis la paix que vous n'avez pas dans la grêle d'étoiles qui déchire votre chair. Vous ne me devez rien, je suis l'héritage qui vous échoit depuis des millénaires. Je suis l'obscurité de l'amour et la peur du réveil, je suis le matin qui vous fait horreur et le crime qui vous donne du courage.

Je suis celle avec laquelle vous ne voulez faire qu'un et dont la possession vous divise. Je suis la vie que vous ne comprenez pas et la mort qui vous désire. Je suis celle que vous haïssez parce qu'elle vous fait douter. Je suis celle qui vous ne posséderez jamais parce qu'elle est en vous et que vous ne vous connaissez pas. Je suis celle qui refuse d'être avec vous parce que vous l'avez trop souvent tuée. Je suis la voix du bon sens, qui vous rend sourd. Je suis celle que vous n'avez jamais voulu être.



Je suis l'histoire qui vous poursuit jusqu'au jour où vous en finirez avec vous-mêmes, irrémédiablement et au nom des livres anciens et votre poussière encore attendra le Messie, qui ne viendra jamais, parce que vous ne voyez pas qu'il est présent en chacun de vous. Je suis votre prison votre impuissance votre malédiction. Je suis la guerre que vous ne gagnerez jamais. Je suis le tambour sur lequel vous frappez et l'ennemi que vous ne vaincrez jamais. Je suis votre plainte et votre oubli. Je suis la pierre du martyr et le mur contre lequel vous vous lamentez. Je suis l'imprécation que vous venez chercher, encore et encore, à chacune de vos visites de visage en visage.

Je suis la pestiférée auprès de laquelle vous vous glissez en secret et le réceptacle de vos larmes. Je suis celle que vous desséchez quand elle devrait être féconde. Je suis la coupe de vin qui vous enivre au lieu de vous désaltérer. Je suis la démence qui détruit et qui devrait vous dompter. Je suis l'arme qui vous dresse et qui devrait vous abrutir. Je suis le miroir dans lequel vous ne pouvez pas vous voir. Je suis votre lâcheté, devant laquelle vous êtes à genoux. Je suis la roue que vous ne pouvez pas tourner et la langue que vous ne ferez *jamais* taire. Je suis celle qui vous expulse. Je suis la paix perdue, le Paradis, la bénédiction qui ne vous sera pas donnée. Je suis votre bêtise et la fadeur de vos pensées. Je suis le péché, oui.

Je suis la fontaine de votre ridicule et la grève de votre débilité. Je suis la voix qui appelle à la prière et à l'humilité. Je suis la destruction et votre soutien. Je ne suis pas celle que pour vous je suis.

Je suis l'effroi de vos enfants et la souffrance de vos femmes. Je suis la marchande de la bataille et de la mort. Je suis l'envie de se battre et le masque noir de la paix. Je suis le visage du mourir. Je suis la tranquillité de l'ivresse. Je suis la fin des temps. Je suis la résurrection de la chair. Je suis l'Autre.

Je ne suis

RIEN

sans vous.

Je suis la pensée qui vous encercle. Je suis l'issue, la voie ouverte. Je suis le bout du chemin. Je ne suis pas une solution. Je suis la mécanique des sexes. Je suis le désir de vie. Je suis la maladie de la reproduction. Je suis un choix que vous faites. Je ne suis pas libre. Je suis le fruit d'un accord. Je suis le laps de temps qui vous reste. Je suis l'histoire dans laquelle vous entrez. Je suis votre sang, versé sans merci. Je suis une

Rem. : **Instruction ou la dernière Marche** et **Au bout d'un certain temps** reprennent des thématiques et des extraits du documentaire télévisé : « Mort dans le désert – opérations secrètes de soldats d'élites israéliens » (diffusé le 14 avril 2001 sur VOX)